Jean Bernabé, *La Dérive identitariste*

Paris, L'Harmattan, 2016, 201 p., bibl.

Jean Derive

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30439>

DOI : 10.4000/lhomme.30439

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2017

Pagination : 159-162

ISBN : 978-2-7132-2689-2

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean Derive, « Jean Bernabé, *La Dérive identitariste* », *L'Homme* [En ligne], 222 | 2017, mis en ligne le 01 juin 2017, consulté le 06 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/30439> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.30439>

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2021.

© École des hautes études en sciences sociales

Jean Bernabé, *La Dérive identitariste*

Paris, L'Harmattan, 2016, 201 p., bibl.

Jean Derive

RÉFÉRENCE

Jean Bernabé, *La Dérive identitariste*. Paris, L'Harmattan, 2016, 201 p., bibl.

- 1 Pour le linguiste cognitiviste qu'est Jean Bernabé, le langage n'est pas qu'un outil de communication qui sert à rendre compte d'un rapport cognitif au monde que nous aurions *a priori* et dont il ne serait qu'un effet actualisé. Il est, ainsi que l'ont montré par ailleurs les ethnolinguistes, le cadre *transcendantal* – au sens kantien du terme – à l'intérieur duquel s'inscrit nécessairement notre système cognitif façonné par sa structure même. Si bien que les dérives linguistiques sont toujours des dérives cognitives qui entretiennent entre elles un rapport dialectique, dans la mesure où l'être humain pense « tout en étant aussi “pensé” par son inconscient », selon un mécanisme de relations théorisé par Lacan sous le sigle RSI (réel/symbolique/imaginaire).
- 2 À partir de ces prémisses, l'auteur, convoquant à la fois la linguistique, la philosophie et la psychanalyse, examine l'emploi qui est fait aujourd'hui du concept d'*identité* dans l'usage social courant, en particulier dans les médias, pour y relever une série de glissements dommageables susceptibles de conduire aux pires dérives identitaristes (idéologie revendiquant pour les peuples et communautés une identité supposée essentielle et immuable), avec ses corrélats bien connus que sont le chauvinisme, le racisme, le communautarisme, la xénophobie qui nourrissent la plupart des conflits dans le monde.
- 3 Le premier chapitre de l'ouvrage pose les bases théoriques de la thèse défendue par Jean Bernabé. Constatant que l'identitarisme est généralement combattu à partir d'une posture moralisatrice peu efficace (idéologie contre idéologie), l'auteur entend se situer sur un autre plan, celui d'une analyse rationnelle des concepts véhiculés par la langue. Partant d'une démarche résolument étymologique, ce qui est logique de son point de vue puisque, dans une perspective cognitiviste, l'histoire de l'évolution des concepts ne

peut être retracée qu'à partir d'une source linguistique, il s'appuie sur la distinction faite par Paul Ricoeur dans *Soi-même comme un autre*¹, entre les termes latins *ipse* et *idem* pour mieux définir les contours du concept d'identité qui, dans ses usages, peut renvoyer tantôt à l'un tantôt à l'autre avec toutes les ambiguïtés découlant de cette double valeur sémantique.

- 4 Une telle distinction a conduit le philosophe à créer deux néologismes discriminants, tous deux impliqués dans le concept d'identité, celui d'*ipséité* et celui de *mêmeté*, auxquels Jean Bernabé associe respectivement les propriétés d'évolution et d'impermanence, d'une part, et d'invariance et de permanence, d'autre part. Pour lui, le noyau même du concept d'identité ressortit à celui de *mêmeté*. Il ne saurait par conséquent s'appliquer à des entités collectives par nature plurielles et donc diverses au sein même de l'ensemble qui en réunit les unités individuelles au nom d'un certain nombre de propriétés communes. L'histoire nous montre en outre, de façon évidente, que les cultures de ces communautés ne sont pas des essences immuables et qu'elles sont soumises à évolution. Tout au plus, pour rendre compte de ce qu'elles peuvent avoir de particulier à un instant « t » de l'histoire, peut-on parler à leur propos de *spécificité*, état ethnoculturel qui est quant à lui variable en fonction des aléas de l'histoire. Dans la mesure où l'analyse de Jean Bernabé accorde une importance capitale à l'étymologie, le terme n'est pas choisi au hasard puisque ce substantif, de par son origine latine, renvoie au concept d'espèce et non à celui d'individu.
- 5 À partir de cette distinction fondamentale entre *ipséité* et *mêmeté*, Jean Bernabé explore toute une série de paires oppositionnelles qui lui sont implicitement subordonnées, telles que virtuel/actuel, abstrait/concret, matériel/immatériel, idéalisme/matérialisme, intrinsèque/extrinsèque, transcendance/immanence, absolu/relatif, essentialisation/réification (...) dont les emplois pervers ou la confusion dans les usages qui en sont faits viennent complexifier encore les amalgames inhérents au concept d'identité.
- 6 Après ces considérations théoriques, les chapitres suivants sont surtout des chapitres d'illustration. L'auteur commence par explorer tous les domaines de la vie sociale où, faute de la clarification conceptuelle exposée dans le chapitre I, l'utilisation abusive du terme *identité* appliqué à des collectivités favorise une dérive « essentialiste » laissant entendre que des communautés auraient de toute éternité une identité en soi, portée par leur langue, leur religion, leur régime politique, leurs coutumes, voire leur prétendu déterminisme racial...
- 7 Puis, il se fait un plaisir de recenser et d'analyser un grand nombre d'exemples médiatiques qui, en parlant d'identité collective à propos de groupes, déterminés par leur appartenance biologique (en particulier sexuelle), géoculturelle, religieuse etc., font le lit de l'identitarisme. Ces exemples concernent non seulement ceux qui sont en toute conscience d'idéologie « identitariste », dans le sens sectaire du terme, mais aussi – et c'est peut-être là le plus intéressant – les militants anti-identitaristes qui ont une conception ouverte et plurielle d'une identité conçue comme collective. En ayant recours en toute bonne foi à ce concept d'identité collective, utilisé de façon positive comme vecteur d'enrichissement entre les peuples, en lieu et place de celui de spécificité ethnoculturelle, ils n'en accréditent pas moins, selon Jean Bernabé, une interprétation de l'identité propice à une dérive essentialiste. En toute honnêteté, l'auteur ne néglige d'ailleurs pas de faire sa propre autocritique à propos de l'ouvrage dont il est le co-auteur (avec Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant) : *Éloge de la*

*créolité*². Il se fait à lui-même le reproche de ne pas avoir été assez vigilant à l'époque, tombant dans le travers qu'il dénonce aujourd'hui quant à l'usage du terme « identité ».

- 8 Passant en revue les positions d'un certain nombre de journalistes, d'hommes politiques, d'écrivains et d'intellectuels, il montre qu'avec la meilleure volonté, la plupart adoptent sur cette question une position qui est loin d'être totalement clarifiée. Deux exceptions notables : le socio-anthropologue Edgar Morin³ et le philosophe Michel Serres⁴, à propos desquels Jean Bernabé souligne, citations à l'appui, la proximité de leurs thèses avec les siennes qu'il développe encore plus radicalement.
- 9 L'auteur étant antillais, rien d'étonnant à ce que son dernier chapitre, sous le titre « Les avatars de la domination coloniale et la formation des spécificités guadeloupéenne, guyanaise et martiniquaise », traite le sujet abordé tout au long de l'ouvrage en se focalisant sur cet ensemble géopolitique où l'histoire a rendu cette question particulièrement brûlante et complexe.
- 10 Dans sa conclusion, Jean Bernabé propose logiquement, compte tenu de ses analyses précédentes, de remplacer l'expression « identité des peuples », qui fait aujourd'hui florès mais dont il a démontré l'ambiguïté dangereuse, par celles, à ses yeux plus adéquates, de « spécificité ethnoculturelle » ou de « singularité des peuples ». Cette modification linguistique, pour ne pas rester une question de mots sans incidence sociopolitique, devra s'appuyer sur une conscience historique qui, des pérégrinations de *Homo sapiens* aux migrations contemporaines consécutives aux impérialismes et néocolonialismes de tout poil, questionne en permanence ces spécificités et met en lumière la relativité, à l'inverse exact d'une catégorie essentielle. L'auteur avance l'hypothèse que cette illusion de l'essentialité identitaire des peuples, entraînant une confusion entre « identité », qualité propre à un individu, et « spécificité », propriété des groupes humains, remonterait probablement à une époque où, la mondialisation des échanges étant moins répandue et moins rapide qu'aujourd'hui, une relative autarcie des sociétés rendait leur évolution peu perceptible. Ce n'est évidemment plus le cas de nos jours où la confrontation brutale de cultures très différentes favorise la méfiance de l'Autre et les replis communautaires. L'éducation doit jouer un rôle capital pour combattre ce phénomène, non pas seulement au nom d'une posture moralisatrice, mais par un cheminement « vers une meilleure compréhension du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique [la trilogie lacanienne], registres constituant l'ontologie au niveau de la vie quotidienne des peuples » (p. 173).
- 11 L'ouvrage est précédé d'une préface de Jean-Rémi Lapaire, professeur de linguistique cognitive à l'Université Bordeaux-Montaigne, qui montre la pertinence d'une approche de la question sous l'angle de la linguistique cognitive. Il est également enrichi de trois textes en appendice qui font chacun écho aux réflexions de Jean Bernabé. Dans les deux premiers, Robert Saé et Maurice Laouchez, tous deux membres du collectif *Kolétetkolézépol*, examinent la portée des thèses avancées à la lumière du combat pour l'émancipation des peuples colonisés, notamment dans le monde caraïbe. Jean-Luc Bonniol, anthropologue et historien, professeur émérite de l'Université d'Aix-Marseille, signe le troisième, dans lequel il propose quelques réflexions pour éclairer la naissance de l'illusion essentialiste associée au terme d'identité, concomitante de sa récente fortune dans le langage politique. Cette analyse est particulièrement intéressante car elle ne se contente pas de valider les propositions de l'auteur de l'ouvrage, elle les complète par une réflexion personnelle, nourrie de celle d'autres anthropologues et

sociologues, sur la polysémie du terme « identité » envisagée sous un angle relativement peu développé par Jean Bernabé.

- 12 Au terme de la lecture de cet ouvrage, se posent deux questions, celle de la cohérence de la démarche et celle de son efficacité sociale dans la mesure où il se veut militant.
- 13 Pour ce qui est du premier point, on ne peut que constater la cohérence interne de la démonstration à partir du moment où l'on accepte les prémisses du raisonnement : si l'on admet avec l'auteur que le terme *identité* formé sur le mot latin *idem* auquel il doit sa morphologie, relève de la catégorie ontologique de l'« essentiel » et désigne une propriété immuable de l'individu qui demeure quels que soient les changements que son histoire peut lui faire subir (la *mêmeté* de Ricœur), il est certain que son usage ne peut effectivement s'appliquer qu'à des entités individuelles et est à bannir pour ce qui est des groupes aux individualités diverses, soumis aux aléas de l'histoire et à propos desquels l'idée de conscience collective n'est qu'une métaphore. Parler à leur propos d'identité collective est un abus de langage conduisant aux dérives essentialistes de l'identitarisme.
- 14 Un tel positionnement fait toutefois bon marché des différents emplois du mot *idem* en latin. Celui-ci ne sert pas seulement en effet à désigner la permanence de telle ou telle propriété d'une entité individuelle sur un axe diachronique où l'idée de similitude ne porte que sur une succession d'instantanés « identiques » les uns aux autres. Il s'emploie aussi au premier chef pour exprimer la similitude d'une entité par rapport à une autre. En ce sens, en reconnaissant différents objets comme « identiques », il renvoie à la notion d'*homologie* qui fonctionne bien en anthropologie en créant des typologies modales de civilisation⁵, ou en ayant parfois recours à la notion d'universaux de culture. Il est peut-être dommage que, dans un ouvrage dont l'objectif affiché est de traiter d'anthropologie culturelle et politique, cette voie sémantique de l'homologie véhiculée par le terme *idem* et son corrélat *identique* n'ait pas été davantage explorée à propos des contacts de culture. De son côté, le concept porté par le terme latin *ipse* est sans doute capable de transcender davantage l'histoire de l'individu que ne le suggère l'auteur. Ne peut-on faire l'hypothèse que ce concept est capable d'exprimer une certaine permanence dans la conscience qu'on a de soi (le *self* anglais), ce qui ne saurait être totalement étranger au concept d'identité vécue comme un état subjectif ?
- 15 À ce propos, on peut se demander si la proposition de Jean Bernabé de remplacer l'expression « identité des peuples » par « spécificité ethnoculturelle » relève d'une équation sémantique dont le deuxième terme correspond simplement à une façon plus juste de désigner un même référent. Pour moi, l'une et l'autre expression ne renvoient pas à la même chose. L'expression « spécificité ethnoculturelle » correspond à un point de vue de l'extérieur qui recherche l'objectivité, même si l'on sait bien que cet horizon ne peut être atteint. C'est le point de vue du scientifique, sociologue, anthropologue (etc.) qui étudie une société. La notion d'« identité culturelle des peuples », pour fantasmatique qu'elle soit, correspond en revanche à un point de vue subjectif vécu de l'intérieur : peu importe qu'il coïncide ou non avec la réalité ; on sait depuis longtemps que ce que les sociologues relèvent des comportements objectifs des groupes ne correspond que rarement au stéréotype idéal que s'en font les membres qui les composent. Il n'empêche que les deux points de vue existent et ne sont pas superposables. Parler de « spécificité ethnoculturelle » pour désigner la conscience stéréotypée et commune de leur singularité en tant que groupe qu'ont une partie significative des membres d'une communauté, n'est-ce pas justement mal nommer les

choses et trahir quelque peu la citation de Camus que Jean Bernabé a mise en exergue de son chapitre I : « Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde » ?

- 16 Si des communautés pensent avoir une identité collective faut-il, au prétexte qu'il s'agit d'une illusion dangereuse, occulter cette réalité idéale en la bannissant du langage et en remplaçant les termes et expressions qui en rendent compte par d'autres expressions qui renvoient en fait à une autre réalité ? N'est-il pas plus salubre d'acter le fait que ce point de vue illusoire existe et de travailler à montrer ce qu'il a de fallacieux dans sa vision essentialiste, ainsi que Jean Bernabé le fait justement très bien et utilement dans son livre, arguments linguistiques et philosophiques à l'appui. C'est pourquoi, pour ma part, plutôt que de préconiser le bannissement du mot « identité » lorsqu'il est appliqué à des groupes, je recommanderais un encadrement systématique de son emploi de la part des intellectuels et acteurs médiatiques à qui Jean Bernabé s'adresse dans son ouvrage. À eux la charge de faire comprendre, dans le sillage de Lévi-Strauss que l'identité est « une sorte de foyer virtuel auquel on [peut] se référer pour expliquer certaines choses, mais qui n'a pas d'existence réelle »⁶ et que ce concept ne peut qu'être métaphorique lorsqu'il renvoie à des groupes.
- 17 Ces considérations n'invalident pas le principe du combat militant pour ne pas se laisser piéger par les mots et leurs dérives sémantiques entraînant des confusions cognitives. On sait qu'il s'agit d'un combat long et difficile car l'usage, surtout à notre époque de médiatisation à outrance, est souvent plus puissant que les intellectuels (linguistes, philosophes) qui entendent légiférer en la matière pour plus de cohérence. On a cependant des exemples d'actions militantes qui ont eu quelques incidences sur l'usage de certains termes, au moins dans leur emploi officiel : ainsi en va-t-il de mots comme « race » ou « schizophrène ». Cependant, la voie est étroite entre l'exigence de vérité de la démarche philosophique et les vertueuses postures du « politiquement correct ». Puisse le livre de Jean Bernabé, par la richesse et la profondeur des analyses qu'il propose, contribuer à combattre la dérive identitariste par un usage plus juste du mot « identité ».

NOTES

1. Paris, Le Seuil, 1990 (« Points Essais »).

2. Paris, Gallimard, 1993 [1988].

3. Cf. Edgar Morin, *La Méthode*, 5. *L'humanité de l'humanité : l'identité humaine*, Paris, Le Seuil, 2001.

4. Cf. Michel Serres, *L'Incandescent*, Paris, Le Pommier, 2003 (« Essais »).

5. Cf., par exemple, Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005 (« Bibliothèque des sciences humaines »).

6. Cf. Claude Lévi-Strauss, ed., *L'Identité. Séminaire interdisciplinaire*, Paris, Grasset, 1977 : 322.